

leva, et les chairs du cadavre apparurent aussi pures, aussi nettes que de l'albâtre. Elles étaient solides, dures, et exemptes de mauvaise odeur comme le plus beau blanc de baleine. Tout le corps se trouvait dans le même état de conservation. Des 2,000 cadavres enterrés dans ce cimetière, celui de madame Friend est le seul qui ait présenté ce phénomène; le bonnet dont la tête était couverte, et les rubans dont il était orné, avaient conservé leur forme et leur couleur.

La famille avait d'abord eu l'intention de faire enterrer de nouveau le cadavre à Harlem, mais, dans l'intérêt de la science, elle l'a fait exposer dans un cercueil d'acajou dont le couvercle de verre, permet aux nombreux curieux qui le visitent journellement, de jouir pleinement de ce spectacle véritablement extraordinaire.

## LE KNOUT.

### CHAPITRE 5.

—Ce que je connais bien, Rosa, répondit le comte, c'est la droiture de ton esprit et la pureté de ton cœur, et je suis assuré de n'avoir là-dessus rien à rabattre.

—Que vous êtes bon et indulgent pour moi ! Eh bien, mon père, j'ai pu, sans doute, remarquer l'empressement et les attentions de ces messieurs. Vous m'aviez autorisée vous-même à observer avec prudence et réflexion tous ceux qui paraîtraient briguer l'honneur de votre alliance. Je crois que ce désir était assez marqué chez M. Stanislas Dewello, et j'avouerais avec confusion que malgré la réserve qui m'était alors commandée, j'ai pu montrer quelque plaisir à me trouver dans sa compagnie. M. Stanislas est plein d'esprit et de gaieté : il a une facilité singulière pour nouer et animer de ces sortes de conversations, insignifiantes pour le fond, mais qui ne laissent pas que d'entraîner, par la vivacité et les délicatesses de la forme, à des propos dont un habile homme sait bien se prévaloir. D'un autre côté, la supériorité de M. Stanislas dans tous les arts d'agrément, qui sont les seuls, hélas ! qu'on songe à nous donner, contribue encore à établir entre nous mille rapports indifférens en eux-mêmes, et cependant significatifs peut-être pour un monde si prompt à juger sur les apparences. Je ne puis disconvenir que la présence de M. Stanislas ne m'ait été assez agréable et n'ait eu quelque ascendant sur moi : de sorte que...

Rosa, les joues couvertes d'une vive rougeur et dans un assez grand embarras de paroles, s'arrêta comme pour retrouver des forces prêtes à lui manquer.

—En sorte que, reprit le comte en souriant, tu aurais une préférence assez marquée pour Stanislas.

—Mais non, mon père, mais non ; ne dites pas cela, s'écria Rosa, avec une vivacité vraiment singulière.

—Cependant, ma fille, d'après ton langage, j'ai pu croire...

—Non, mon père, non, écoutez-moi jusqu'au bout : J'ai voulu me montrer telle que je suis, afin que vous m'aidiez à prononcer mieux que je ne le pourrai faire moi-même. Pendant que M. Stanislas m'entourait ainsi de ses... dangereuses assiduités, il m'était impossible de ne pas remarquer l'attitude si respectueuse de M. Ubinski. Oh ! je puis le dire, il ne m'a pas fallu longtems pour comprendre l'immense différence qui existait entre M. Stanislas et lui : autant l'un était spirituel, léger, railleur, autant l'autre se montrait élevé, sérieux, bienveillant. M. Raphaël accordait peut-être une médiocre estime à tout ce qui causait l'enthousiasme de M. Stanislas, mais en revanche il savait déployer dans les occasions ces qualités éminentes qui distinguent une âme d'élite. Aussi, que de fois en sa présence, entraîné à des passe-tems frivoles, me suis-je reproché cette molle condescendance dont je rougissais en pensant à celui qui en était témoin. Dans ces momens-là, M. Stanislas baissait beaucoup à mes yeux et je n'aurais pu dire de lui ce que j'ai toujours pensé de... l'autre : qu'une femme pourrait s'appuyer avec confiance sur le bras d'un tel homme ; qu'elle pourrait toujours compter sur son indulgence et sur son dévouement, et, à bon droit, être fière de ces nobles vertus. Voilà, mon père, avec une grande sincérité, ce que je pense sur ces messieurs ; maintenant, je vous demande des avis et des conseils.

—Si, comme tu me l'as dit tout à l'heure avec tant de force, tu n'as pas de préférence pour Stanislas et que, d'un autre côté, tu ressenties une aussi grande estime pour le caractère de Raphaël, je crois, ma fille, que ton choix ne peut être douteux et doit s'arrêter sur ce dernier.

—Que j'en suis heureuse ! s'écria Rosa.

—Et pourquoi donc alors ne pas te prononcer ?

—Je craignais de n'être plus digne de lui, répondit Rosa d'une voix étouffée ; je craignais de m'être trop engagée, sans le vouloir, cependant, envers M. Stanislas.

—Lui as-tu fait quelque promesse ?

—Jamais, mon père ! et rien qui puisse ressembler même à l'ombre d'une promesse. Seulement, je me reproche de n'avoir pas su mieux éviter ces mille rapprochemens qui semblent presque révéler un choix. Et j'avoue que la grâce exquise de M. Stanislas m'a souvent conduit à lui prêter plus d'attention qu'il n'en méritait réellement. Néanmoins, je le répète, je n'ai jamais pu concevoir pour lui cette haute estime qui n'est si naturelle pour son ami.

—Ma chère enfant, reprit le comte avec une affectueuse gravité, ne soit ni surprise ni affligée de ces apparentes contradictions qui ont pu troubler un moment ton cœur. C'est une loi de notre pauvre nature : nos faibles yeux se laissent aisément séduire, et il est presque impossible de ne pas accorder à l'éclat extérieur quelques instans d'admiration ; mais il appartient à une âme qui a conscience de sa valeur de démêler promptement la réalité sous les vaines couleurs qui la déguisent, et de ne tenir plus digne d'elle que le vrai mérite et la vertu. Or, mon enfant, tu ne t'es pas trompée : Stanislas est sans doute un brillant cavalier ; mais trop ami du plaisir, il ne sera jamais qu'un homme médiocre : un de ces hommes que le hasard seul dirige et que les circonstances peuvent indifféremment pousser vers le bien ou le mal. Raphaël, au contraire, dans toutes les situations possibles, sera toujours un honnête homme et un homme distingué. Quant à moi, malgré nos dissentimens politiques je n'hésiterai pas à lui confier ce que j'ai de plus cher au monde. Ainsi, tu m'autorises à lui donner une favorable réponse ?

—Vous savez qu'il est bien convenu que je ne vous quitterai jamais, s'écria Rosa en se jetant au cou de son père.

—C'est notre condition, répondit le comte. Adieu, mon enfant ; à demain.

Tandis que le comte rentre chez lui après s'être bien assuré de l'efficacité des mesures prises pour la sûreté générale des habitans du château, pénétrons un moment dans l'appartement de Stanislas. A demi-couché sur un sofa, les pieds étendus devant un bon feu, il parcourt nonchalamment quelques lettres et quelques papiers que l'honnête Firley, son intendant, vient de lui présenter. Firley est un homme de quarante à quarante-cinq ans, d'une taille un peu au-dessus de l'ordinaire ; son regard est vif et fin, et sa figure, relevée de chaudes couleurs, exprime habituellement une sorte de jovialité ironique.

—Voudriez-vous m'expliquer Firley, dit Stanislas en terminant sa lecture avec un long bâillement, dans quel but vous supposez que je vous ai remis la direction de mes affaires ?

—Mais apparemment, Monseigneur, pour vous éviter l'ennui d'une foule de détails bien indignes d'occuper vos loisirs.

—Vous parlez mieux qu'un livre, Firley, mais alors, pourquoi venir m'assommer de ces requêtes et de ces grimoires ? J'ai bien autre chose à penser.

—Vous avez pu voir, Monseigneur, que dans la première pièce que je vous ai soumise, on insiste fortement pour que Votre Seigneurie prenne connaissance de la contestation. Votre intendant, dit-on, y regarde de trop près et défend trop chaudement les droits de son maître. C'est, du reste, une dénonciation en règle pour quelques coups de fouet administrés à des payens qui prétendaient s'être libérés de leurs redevances et de leurs corvées annuelles. Le contraire m'était prouvé, et j'ai eu le tort de vouloir que ces obligations fussent complètement exécutées.

—Tenez, Firley, je vous l'ai déjà dit, vous me feriez plaisir si vous pouviez conduire votre monde un peu moins durement. Ce fouet révolte !

—Vous voulez cependant que votre coffre soit bien garni, Monseigneur, vous voulez que vos équipages, vos chevaux, votre meute soient dignes du grand nom que vous portez. Eh bien, je vous déclare, que si vous voulez aussi avoir les honneurs de la philanthropie, il faut que vous vous résigniez à la pauvreté du bon Job.

—Allons, Firley, faites comme vous voudrez ; vous êtes ma providence, et, après tout, le peuple est né pour travailler et pour payer ses maîtres. Parlons d'autre chose. Je me suis enfin décidé à la grande démarche que je méditais : j'ai fait demander la main de la jeune comtesse, et tout me porte à croire que je ne serai pas refusé. Ainsi Firley, voilà une nouvelle occasion de dépenses à laquelle il faut magnifiquement pourvoir. Ne venez pas me raconter vos histoires habituelles sur l'insuffisance de mon revenu, sur les anticipations dont vous avez pu grever déjà quelques parties de mes domaines ; je les connais. Et quant à vous, ex-procureur, vous êtes trop habile pour vous embarrasser de si peu de chose. Eclaircissez mes bois, vendez une ferme, s'il le faut, cette brèche sera suffisamment réparée par la dot de ma future. D'ailleurs, avec le mariage viendront nécessairement l'ordre et l'économie. Ah ça ! d'où vous vient